

Éloge de la dissidence

Les Renards pâles de Yannick Haenel, Gallimard, « L'infini »,
175 p.

Guillaume Asselin

Numéro 248, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71589ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Asselin, G. (2014). Compte rendu de [Éloge de la dissidence / *Les Renards pâles* de Yannick Haenel, Gallimard, « L'infini », 175 p.] *Spirale*, (248), 77–78.

Éloge de la dissidence

POÉSIE

PAR GUILLAUME ASSELIN

LES RENARDS PÂLES

de Yannick Haenel

Gallimard, « L'infini », 175 p.

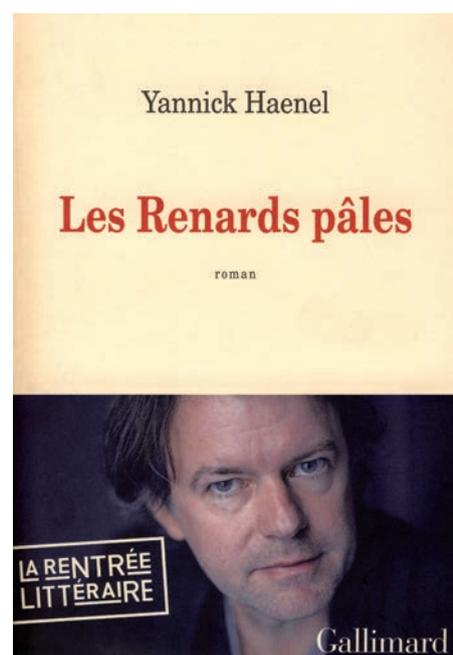
Dans la cosmogonie des Dogon du Mali, le Renard pâle désigne le dieu du désordre, le fils rebelle qui, s'arrachant à son placenta, tue le démiurge (son père) dont il conteste l'autorité. Identifié au chacal, il correspond à l'archétype du *trickster* dont la fonction, dans toutes les mythologies, est toujours la même : garder et réintroduire périodiquement le chaos originel dans l'ordre des choses afin d'empêcher que le monde ne se fige définitivement dans le marbre de la Loi. Gardien de la métamorphose, il veille sur l'envers, ouvre l'accès au versant « obscur » du réel afin de permettre à celui-ci, toujours menacé d'asphyxier sous les contraintes et les codes, de respirer et de ventiler. Privé de parole pour avoir brisé l'appartenance, exilé de la communauté dont il a défilé le tissu, il contre-écrit l'avenir du bout de ses pattes sous la forme de signes tracés dans le sable à l'intention des prêtres Dogon — empêchant ainsi le présent de se refermer sur un passé immobile, maintenant en vie le possible à travers la divination, annonçant ce qui vient ou revient hanter le temps pour avoir été trop longtemps dénié ou refoulé.

Le mythe où l'insoumis se voit banni pour avoir osé penser *contre* dit l'incapacité congénitale du social trop sûr de ses principes, trop bien établi dans ses positions, d'inclure son autre, de s'alimenter à même ce qui lui résiste, d'admettre qu'on puisse vouloir vivre à rebours du programme, hors des murs et des muselières, en marge de l'enclos et du parc humain où chacun bête et fait le beau, léchant sa laisse dorée, bavant d'obédience derrière les barreaux. Il dit son refus de prêter l'oreille et de donner voix aux esprits dissidents, sa volonté de mettre tout le monde au pas, de dresser les corps, de mécaniser les âmes afin qu'elles en viennent à *vouloir la machine qui les tue*, lentement mais sûrement. Il dit le délire orthodoxique, sa haine de l'hérétique.

CETTE « SALE HABITUDE D'OBÉIR »

Pour Yannick Haenel, il dit l'état de la France actuelle et du monde contemporain, où l'humain est ravalé au rang de marchandise, forcé de se plier à l'Ordre mondial du Marché, de mouler son existence sur le cours des indices boursiers, de se dissoudre dans l'auge des statistiques où les sondeurs d'opinion et les politiques viennent s'abreuver afin de nourrir le culte du Chiffre qui pullule dans les discours et orne les fronts plus soucieux de leur compte en banque que de leur propre vie. Un monde où la vie de chacun est « *asservie au règne délirant de la finance — en proie à ses dérèglements calamiteux* ». Un monde où la police tend à remplacer la politique avec, à l'horizon, le cauchemar orwellien de l'État policier, chargé de « *sécuriser le périmètre des intérêts marchands* ». Un monde où la surveillance prend la forme de l'hypnose et de l'envoûtement collectifs sous l'œil inquisiteur des caméras. Un monde où « *les humains sont à chaque instant sacrificiels* », comme ce sans-abri qui, s'étant réfugié dans une poubelle, sera décheté par les mâchoires d'un camion-vidange, déchet vivant évacué du corps social allergique aux parasites. Un monde où l'impératif de productivité condamne les employés à *se tuer au travail*, littéralement, où les chômeurs, désespérés, privés de raison d'être — c'est du moins ce qu'on a réussi à leur faire croire, à force de les honnir et de les culpabiliser —, s'immolent en masse devant les « pôles emploi » ou se jettent par la fenêtre, en espérant retrouver l'air qui leur a manqué.

« *On veut nous faire croire que le travail est la seule façon d'exister, alors qu'il ruine les*



existences qui s'y soumettent. Ceux qui s'imaginaient survivre grâce à un travail cherchent désormais comment survivre à celui-ci. Et si chacun parvenait à en finir avec sa propre docilité — à briser dans sa vie la sale habitude d'obéir ? » Joignant le geste à la parole, Jean Deichel coupe les ponts avec toute forme de compromission sociale, plaquant le logis et le boulot pour évoluer librement hors des liens et des filets où chacun consent à se laisser emmailloter et momifier — à *faire le mort en se faisant croire qu'il est en vie*. Il refait ici ce qu'il a déjà fait dans d'autres romans précédents, dans *Cercle*, notamment, où il laissait tout en rade, faisait le saut dans le vide, s'embarquant pour une extraordinaire odyssée qui allait le conduire de Paris à Varsovie en passant par l'enfer berlinois, découvrant à chaque pas fait hors du système « l'existence absolue » — la vie véritablement vécue,

affranchie des visées platement utilitaires, la vie vue comme un poème qui s'écrit et s'épanche à la façon d'une forêt respirant sous nos pas. Ce qui venait ainsi rompre la chaîne des jours et raviver les lueurs, il l'appelait alors « *l'événement* ». Ici, la chose — cette chose qui arrive et se révèle à vous comme la seule chose qui vous soit jamais vraiment arrivée, la seule chose qui arrive vraiment, qui fait de l'événement un avènement — reçoit le nom d'« *intervalle* ». « *Pas facile à décrire : une bouffée de joie, et en même temps une déchirure. Pas facile à supporter, non plus : une sorte d'immense souffle. Est-ce que ça étouffe, est-ce que ça délivre ? Les deux : c'est comme si vous tombiez dans un trou, et que ce trou vous portait* ».

RÉVEIL RÉVOLUTIONNAIRE

Jean Deichel vivra désormais dans la voiture qu'un ami parti bosser en Afrique lui a confiée, le temps de son absence. Une femme rencontrée sur le bord d'une piscine la comparera à la cabane de Robinson Crusoe. Et c'est bien ce qu'il est : naufragé de la société, voisinant le vide qui lui permet de prendre le large. C'est là, à la faveur de cet intervalle où il a choisi de se glisser, qu'il entre dans l'aire enchantée des rencontres. La première aura lieu au fond d'une ruelle au nom prédestiné : l'impasse Satan. Ce qu'il voit là, dessiné sur le mur, a bien une odeur de soufre : « *cancrelat de sorti-lège, poisson-sorcier* », il ne sait trop, si ce n'est que cette chose lui *fait signe* à la façon d'un fétiche vaudou. Il s'empressera de le recopier dans son cahier, à l'exemple de l'auteur qui choisit de l'intercaler à même le texte, suivant un procédé qu'il a déjà utilisé dans *Cercle* et dans *Le sens du calme*, comme si l'intensité du sacré qui s'exprimait là commandait le saut de la parole au symbole, faisait se contracter le verbe dans le hiéroglyphe — « *translation sur le plan foudre* » (Artaud) brusquant l'ordre des signes pour y jeter le trouble et *forcer l'attention* par un effet de disruption. C'est le secret des sorciers pour produire le choc susceptible de permettre l'éveil : rompre brutalement le flux de la conscience sous l'irruption d'un fragment d'Inconscient, afin d'arracher l'esprit de l'ornière de la perception ordinaire et de la lecture routinière.

Le narrateur retrouvera l'ex-voto peint un peu partout dans Paris, flanqué de slogans à saveur anarchiste écrits en grosses lettres rouges : « LA SOCIÉTÉ N'EXISTE PAS », « LA FRANCE, C'EST LE CRIME »,

« IDENTITÉ = MALÉDICTION ». De signe en signe, il remonte la piste et apprend de la bouche d'un Griot que le poisson est l'un des masques du Renard pâle, un parmi de nombreux avatars (il a aussi été serpent, tortue, araignée...). Comme si le dieu du mythe avait trouvé à se glisser de ce côté-ci du réel, que le *fermé* de l'époque, « *verrouillée dans sa norme* », avait suscité le réveil d'antiques puissances dont les ombres s'étendent aux murs de la ville à la façon des glyphes ornant la paroi des grottes sacrées. Autour de ce totem s'assemble petit à petit l'immense tribu des laissés pour compte et des sans-papiers, exclus du social — comme le chacal. Ce sont eux, les Renards pâles, auxquels va se joindre le narrateur à l'occasion d'une procession funéraire conduite en l'honneur de deux de leurs camarades — des immigrés maliens qui s'étaient faits éboueurs : déchets ramassant les déchets de la société qui les traite comme des ordures —, noyés dans la Seine à la suite d'une traque policière.

Affublés de masques Dogon, armés de rhombes, ils défilent dans la rue cependant que des milliers d'autres parias et d'anonymes de toutes provenances viennent grossir leurs rangs. Il ne s'en faut pas de beaucoup, alors, pour que le feu qui couvait déjà depuis longtemps dans les têtes ne s'épanche au-dehors et embrase la ville — ravivant, du même coup, les foyers mal éteints du passé, proche ou lointain, des émeutes de 2005 qui avaient secoué les banlieues aux répressions sanglantes de la Commune de 1871. Dans le sillage des Renards pâles et des communards dont ils réveillent la mémoire, c'est « *le vieux rêve occidental de la révolution* » que le capitalisme et le dévoiement du communisme ont laissé moisir qui ressurgit de sous les pavés. Une « *guerre civile divise la France, comme tous les pays qui suspendent le droit de certaines personnes en criminalisant leur simple existence* » ; une guerre où se rejoue l'immémorial conflit mythique entre les forces de l'Ordre et les puissances du Chaos, de « l'Étranger », qu'elles nourrissent en cherchant vainement à le refouler.

POUR UNE COMMUNAUTÉ DE DÉSERTEURS

S'inscrivant dans le mouvement de contestation générale s'exprimant, un peu partout à travers le monde, contre la divinisation du Marché et le dératage extensif sur fond de ségrégationnisme économique et de répression policière, le roman d'Haenel

ne se contente pas de surfer sur la vague des soulèvements populaires. Il propose une réflexion originale, *vitale*, sur ce qui devrait aujourd'hui fonder la communauté dont les formes, à travers l'histoire, ont échoué et apparaissent aujourd'hui périmées. Il ne s'agit plus de prôner l'engagement de l'écrivain et de l'intellectuel dans les affaires de la Cité comme au temps de l'existentialisme sartrien, mais, tout au contraire, d'éveiller tout un chacun à la nécessité du *désengagement* le plus radical. Parce que lorsque le cœur du politique est pourri, que la société nous étouffe, il n'y a plus qu'une seule chose à faire : se dégager, dégager sa vie, se délier des liens qui nous asphyxient sous la langue de bois et les mots morts. Chaque livre d'Haenel se présente ainsi comme une sorte de *traité de la désertion*.

« *Rien n'est plus absurde que ces groupuscules politiques repliés sur eux-mêmes, qui se nourrissent de leurs certitudes au point d'en être satisfaits. Le fait d'avoir raison contre la société n'a jamais suffi à lui donner tort, car celle-ci n'accorde aucune attention à ce qu'elle est capable d'identifier* ». Défendre un parti contre un autre, une idéologie contre une autre, c'est encore rester prisonnier du besoin d'appartenir, souscrire à l'instinct de troupeau en croyant s'en affranchir. Désserter, c'est, beaucoup plus radicalement et efficacement, se soustraire au rapport de forces, s'absenter de l'identité politique, idéologique ou ethnique dans laquelle on cherche à vous caser en croyant ainsi vous définir — rompre avec ce qui, *en soi*, mendie l'approbation des autres. Comme Pascal Quignard, Haenel en appelle à une communauté des solitaires, une solidarité des solitudes n'ayant en commun que leur refus d'appartenir : « *nous en appelons à la communauté de l'absence de limite — c'est-à-dire à la solitude de chacun, à ce qu'il y a d'imprenable en elle* ». « *La communauté, si elle existe, déjoue la clôture* ». Aux cris de l'insensé de Nietzsche qui, marchant dans le jour, une lampe à la main, annonçait la mort de Dieu, succède un silence où s'avance un autre mystère, aussi crucial et effrayant que le précédent : la mort de la société, mise à la place de Dieu. Saurons-nous soutenir le vide qui vient ou céderons-nous de nouveau à la tentation de le remplir avec le sable des noms, bétonnant l'abîme sous le ciment des identités — jouant *ad nauseam* sur le théâtre de l'Histoire l'immémorial scénario qui nous obsède et nous possède ?